

LA RÉVOLUTION ET L'ESPRIT UNIFIANT...

La première grande découverte de ce temps revient à La Boétie (1); ce n'est pas lui, sans doute, mais les premiers éditeurs révolutionnaires de son écrit qui lui ont trouvé le titre heureux de *Contr'un*. Le *Contr'un*, c'est le peuple formé d'individus qui ont un sentiment souverain de leur individualité, qui refusent de suivre plus longtemps l'Un et se relèvent ainsi de leur servitude.

Le Contr'État

La deuxième découverte, que nous devons à l'économie politique, on l'appellera le *Contr'État*. On avait commence à découvrir qu'à côté de l'État existait une communauté, non pas une somme d'atomes individuels isolés, mais une cohésion organique qui, à partir de groupes multiples, cherche à s'élever comme une seule voûte. On ne sait toujours rien, ou pas grand-chose, de cette formation trans-individuelle que l'esprit vient de féconder; mais un jour, on saura que le socialisme n'est pas l'invention de quelque chose de neuf mais la découverte de quelque chose qui existe déjà, qui a déjà poussé. Et alors, quand on aura trouvé le vrai matériau, se trouveront aussi les maîtres d'œuvre.

Avec l'approfondissement de ces nouvelles connaissances et de cette nouvelle prise de conscience se développent deux courants. Le premier rend à intégrer dans l'État ces secteurs de la vie économique que, jusque-là, on avait laissé évoluer à leur guise. Pour l'autre, cette prise de conscience signifiait la découverte de la société. A côté de l'État et des individus particuliers et grouillants, il y avait une troisième réalité, la société qui a ses propres formes de vie en commun. L'esprit unifiant, en effet, vient seulement lorsque existent déjà les structures dont il peut naître et qu'il peut remplir et façonner. (...)

Si je n'étais pas condamné à écrire ce texte maintenant, en 1907, où nous sommes encore en plein milieu de l'événement que je dois décrire, ou si j'avais le pouvoir de rendre par mon action les choses conformes à mes désirs, ou même s'il était permis ici à l'auteur d'employer le langage utopique, je pourrais dire: ces deux courants, qui s'étaient formés dès avant les révolutions d'État des dix-huitième et dix-neuvième siècles, ont marqué de leur empreinte les révolutions et les essais de construction du vingtième siècle.

Politiciens et socialistes

Tous les partis ont rejoint de plus en plus le premier courant, qui se disait celui des politiciens: leur but était d'intégrer la vie économique à l'État et d'aménager l'État constitutionnel, absolu et démocratique, non seulement en vue de protéger les citoyens les uns contre les autres, mais aussi contre la pauvreté, l'abandon, l'isolement.

Le deuxième courant, qui se disait socialiste, déclarait: avec la découverte de la société, de l'interaction libre et spontanée des forces de l'existence collective, l'État n'a plus qu'une tâche à remplir: prendre toutes dispositions pour préparer sa dissolution et céder le terrain à l'agencement multiforme des unions, organisations et associations qui s'apprêtaient à prendre sa place et la place à l'individualisme dénué de sens, de plan et d'esprit qui régissait l'économie, la production et l'échange.

Il y avait aussi quelques représentants d'un troisième courant, qui se tenaient à part et qui, un sourire amer aux lèvres, une étincelle de joie et d'espoir dans les yeux, pensaient plus qu'ils ne disaient: la voie pour dissoudre entièrement et rendre impossible l'État passe justement par l'État économique, absolu et démocratique. Mais comme il n'y a jamais eu d'absolu positif, ils n'avaient sans doute pas tellement raison. Ils exprimaient simplement l'infinie lenteur de notre progression en ces temps-ci.

C'est ainsi, je crois, que je pourrais parler si je n'écrivais pas maintenant. Mais comme j'écris maintenant,

(1) Voir dans le M.L. de novembre un premier choix de textes tirés de «*La Révolution*», essai de l'anarchiste allemand G. Landauer (1870-1919) et, dans le numéro d'octobre: «*G. Landauer et la régénération sociale*».

je ne peux non plus donner qu'une image utopique des révolutions des dix-huitième et dix-neuvième siècles qui se poursuivent jusqu'à nous. Car même si notre temps de transition, justement dans ces décennies, est loin de ces mouvements, je n'en suis pas moins, je dois l'avouer, complètement immergé dans la révolution. Je ne décide pas si c'est encore, ou de nouveau.

Le choix décisif

De deux choses l'une: ou l'esprit, qui ne se nomme pas révolution mais régénération, nous vient d'ici peu, ou nous devons nous tremper, une fois encore et plus d'une fois, dans le bain de la révolution. Car dans nos siècles de transition, c'est là le sens de la révolution: être un bain d'esprit pour les hommes. Dans le feu, l'enthousiasme, la fraternité de ces mouvements agressifs se révèlent toujours l'image et le sentiment d'une unification positive par l'amour, qui est force. Et sans cette régénération passagère, nous ne pourrions pas continuer de vivre et nous devrions sombrer.

Un jour devra se faire le choix décisif entre l'État et la Société, c'est-à-dire outre le succédané de la communauté, le pouvoir contraignant d'un côté et, de l'autre côté, l'union, le lien spirituel. Pour le moment, l'un et l'autre s'interpénètrent confusément. Ce ne sera pas une séparation abstraite, mais concrète: par la destruction et l'esprit créateur. Ce qu'Étienne de la Boétie proclamait encore contre l'Un, contre le roi, à savoir la sécession, la résistance passive, se tournera contre l'Un qui s'appelle l'État.

On reconnaîtra alors que ce n'est pas telle forme d'État qui renferme en elle la servitude, mais que la forme de l'État en tant que tel implique que les hommes s'asservissent et se livrent eux-mêmes et, comble de la malpropreté, qu'ils se méfient non seulement les uns des autres, mais d'eux-mêmes. C'est la nature même de l'État qui met la forme de l'autorité, de l'extériorité, de la mort, à la place de l'esprit, de l'intériorité, de la vie. Dans la période intermédiaire où nous vivons, ce qu'on appelle révolution politique et révolution sociale est mêlé dans un enchevêtrement désordonné et insensé, tout comme s'interpénètrent encore l'État et la Société. (...)

Révolution politique et révolution sociale

Le temps viendra où l'on verra plus clairement qu'aujourd'hui ce que le plus grand de tous les socialistes, Proudhon, a expliqué en termes impérissables: la révolution sociale n'a rien de commun avec la révolution politique; sans toutes sortes de révolutions politiques, elle ne peut prendre vie ni rester en vie, mais elle est une édification pacifique, une organisation d'un esprit nouveau, en vue d'un esprit nouveau, et rien d'autre. Ce que Proudhon appelait crédit gratuit et mutuel et garantie solidaire était, dans ce langage de l'économie et de la société qui était cher à ce destructeur et constructeur, à la fois enthousiaste et terre-à-terre, cela même que nous nommons esprit unifiant. C'était cela aussi qu'avec la brusquerie et la sécheresse de l'initiateur, il appelait la justice dans sa grande œuvre de critique morale. (...)

Les révolutions politiques libéreront le sol, dans le sens littéral et dans tous les autres sens; mais en même temps la liberté ne triomphera que si les institutions ont été préparées, dans lesquelles pourra vivre la fédération des associations économiques qui est destinée à libérer l'esprit resté prisonnier derrière l'État. (...)

Je n'ai rien dit dans cet esprit de ce qui a commencé en Russie. Personne ne peut dire encore, à cette heure, si tout y est encore dans son premier devenir, ou déjà à son déclin, et pas plus si la Russie rattrape quelque chose, que le reste de l'Europe a déjà connu, ou si quelque chose débute, qui appartient aussi aux autres peuples. Dans le particulier, nous ne savons rien de notre prochain chemin; il peut passer par la Russie et aussi bien par l'Inde. Nous ne pouvons savoir que cela: notre chemin ne conduit pas, par les orientations et les combats du jour, mais par l'inconnu, le profondément enfoui, l'improvisé.

Gustav LANDAUER (2).

(Traduction: Groupe de Recherches libertaires, Strasbourg).

(2) Vous trouverez une biographie détaillée de G. Landauer dans le n°1 de «Recherches libertaires».